Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 13 (1945)
Heft: 12

Artikel: Noël - triste fête de remords
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569897

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

inadvertance. Je n'affirme rien. Enfin je vais me coucher, écrasé par la cérémonie de tout à l'heure.

La porte s'ouvre doucement, au moment où j'ai soufflé ma lampe pour me mettre au lit. Carl se faufile dans l'obscurité, en deshabillé nocturne, et se jette sur moi avec des exclamations étouffées, des transports aussi violents qu'imprévus. Je crois rêver lorsque je sens se coller contre moi ce corps chaud, ardent, frémissant, qui, il y a une heure encore, se prosternait pour recevoir la communion dans la vieille église... et je me rappelle dans un éblouissement, les yeux si purs, si candides, du séraphin de Schongauer... Ah! le sang polonais qui bondit tout à coup dans les veines rhénanes! ... et qui me communiquent électriquement son vertige trouble...

*

NOËL — TRISTE FÊTE DE REMORDS

La ville dans laquelle il marche est encore une ville-fantôme avec ses squelettes de maisons ébauchant leurs carcasses dans l'obscurité. Le silence, car les pavés sont feutrés de hautes herbes et de pissenlits. Des monceaux de détritus bizarres vous font buter à chaque instant. On s'embarasse les pieds dans une machine à coudre cassée, des roues de bicyclette, un pavillon de phonographe.. Sur une place qu'on a éclairée, peut-être parce qu'elle se tient à peu près debout, voici des cafés pleins de territoriaux; des hôtels intacts, ou à peine rafistolés. Carl, après s'être informé des prix, en ressort effaré. On fait payer cher aux américains l'attraction des ruines! D'ailleurs la longue oisiveté du train l'a énervé; et puis, il n'est que cinq heures — que faire jusqu'à l'heure du coucher? En somme dix kilomètres à peine le séparent du village le plus proche du but de son voyage, et il sait que ce village possède une auberge où il trouvera bien un matelas pour attendre le jour.

Le clair de lune sculpte dans une neige factice la campagne chaotique. On ne peut pas se tromper; il n'y a qu'à suivre le cours de la Meuse qui miroite comme un sabre, entre ses moignons d'arbres noirs. Par exemple, dans quelles fondrières on trébuche à chaque pas!... Trois ou quatre clignotements de lumière orange, c'est le village. Carl s'approche, côtoyant des baraques en planches. Un phonographe chevrote „Le Temps des Cerises" couvert par un clapotis de voix gutturales, à peine humaines. Il ouvre la porte du café, rempli de petits hommes jaunes à turbans noirs. C'est la seule maison qui soit restée toute en pierre dans le pays.

„Madame", demande-t-il à une grosse femme assise au comptoir, „est-ce qu'il n'y a pas une auberge par ici?"

„Mais si, Monsieur, vous y êtes même! Vous désirez une chambre."

„Mon Dieu... s'il y en avait une de disponible... je ne resterai qu'une nuit..."

„Oui, oui, vous venez pour une tombe, sans doute? J'ai une gentille chambre sur la cour, et justement, le contre-maître qui l'occupait est parti en vacances de Noël...."

„C'est vrai; on est le 22 décembre aujourd'hui..."

*

Le lendemain matin le temps s'était couvert. Un ciel beige et ardoisé. Dès que Carl se mit en marche, la neige tomba en petites pointes d'aiguilles. Ici, on perdait la trace des routes, et les fils de fer barbelés épars vous aggripaient les pieds à tout instant. Une équipe de prisonniers allemands qui faisaient des tas de ferraille rouillée s'arrêta pour regarder curieusement Carl. „Ein Amerikaner" opina l'un d'eux.

Sans leur accorder la moindre attention, il déplia encore une fois le papier où on lui avait dessiné l'endroit qu'il cherchait. On lui avait dit qu'il fallait tourner à droite, et descendre ce côteau où une troupe noire de sapins mutilés continue à monter sa garde farouche...

Ah! Cette plaine pareille aux cadavériques paysages de la lune, sous la fine neige qui commence à la palir! ... Cette plaine est un cimetière. Une floraison de croix a surgi de la pierraille bouleversée. Quel silence!... Oui, en effet, la région de Verdun est bien tranquille, à présent!... La terre a été tellement gorgée de ces cadavres de jeunes hommes qu'elle ne peut plus en engouffrer d'autres. Elle est repue; elle dort comme une morte depuis Belfort jusqu'à la mer du Nord...

Carl rôde un long moment parmi les croix, le cerveau obsédé qu'il ne s'aperçoit pas tout de suite qu'il est ici dans le cimetière allemand. Il faut obliquer encore vers la droite. Ah, voilà l'énorme entonnoir dont on lui a parlé. Et parmi cette armée de croix aux cocardes tricolores, une le frappe immédiatement; elle étale des caractères artistement tracés en peinture d'émail bleu sombre:

„Marc Renneval, Artiste peintre, Caporal au 20e d'Infanterie. — Né le 24 Janvier 1883. — Tué le 14 Septembre 1914."

Carl von Rudorff gît sur la terre glaciale, les yeux secs et fixes, dans l'attitude éternelle des pauvres humains, qui, instinctivement, se penchent toujours sur les tombes, comme s'ils espéraient se rapprocher ainsi de ceux qui sont encore là — tous les jours un peu moins... Marc l'a appelé le 25 Août 1914. Il n'est pas venu. Maintenant, il est bien temps vraiment d'arriver — pour trouver une croix de bois, avec un nom et une date...

Il reste là, assis sur le tertre, la tête appuyée contre la croix. Le vent glacé le soufflette si durement qu'il tressaille et claque des dents, malgré son anesthésie physique.

Le souvenir des épisodes, passés dans la compagnie de Marc, traverse douloureusement sa mémoire. Il revit une dernière fois le bonheur de cette amitié, bêtement détruit par sa faute. Et puis, lentement, il se lève... Il regarde autour de lui. Là-bas les sapins noirs... Il se dirige vers eux, d'un pas engourdi. Avec son canif, il coupe une branche d'un sapin tout pareil à celui dont ils avaient allumé les bougies ensemble, dans le hall du vieux château, à Coblentz — il y aura juste cinq ans demain — „O Tannenbaum, ô Tannenbaum, wie..." Il revient jusqu'à la tombe et noue la branche au pied de la croix, avec sa cravate de soie noire et

blanche, épave de ses élégances d'autrefois. Ainsi, Marc aura son petit arbre de Noël demain...

Et puis, il reprend le chemin du village, en marchant lentement, comme un vieillard.

*

Il n'y avait pas de train avant la nuit. D'ailleurs il se sentait moulu de lassitude. Il avala une grande tasse de café, se deshabilla et se mit au lit. Au bout d'un temps inévaluable, il sentit en lui l'étrange bien-être de la fièvre, la chaleur traversée de petits frissons, les oreilles qui grondent comme un coquillage, la torpeur extirpant toute pensée, tout désir d'action. Tant mieux, il ne bougerait plus de là... Qu'allait-il faire? Etre malade ici, dans cette chambre d'auberge à terrassiers où parvenaient les sons du grammophone et puis... dès qu'il serait transportable, se faire ramener à Paris... Se faire soigner par des étrangers, vivre d'aumônes, en attendant, quoi?... Il ne lui restait plus rien. On ne lui avait appris aucun métier — on ne l'avait façonné qu'à la vie d'élégance et d'oisiveté...

Il se leva, s'habilla fébrilement sans remettre son pardessus. Il descendit et se lança dans la nuit poudrée de neige, cette fois insensible au froid, car toute sa peau brûlait. Il lui fallut pour marcher, pour s'orienter, le même effort de volonté qui l'avait raidi cette nuit de 1917, où il était revenu de Collonges-sous-Salève jusqu'à Rolle, l'épaule fracassée par le coup de fusil d'un alpin. Quelle stupide balle, qui n'avait pas su taper un peu plus bas et plus à gauche....

Voici la plaine funèbre; il se traîne, maintenant le long du côteau, à bout de forces. Ah, heureusement, voici la longue branche de sapin qui semble un doigt, lui faisant signe... C'est ici. Il va pour s'étendre au pied de la croix; mais s'il est toujours là demain matin, des ouvriers le trouveront, on l'ennuiera encore... Il se laisse glisser au fond du fossé creusé par un obus qui lui offre une niche ouatée de neige; il se ramasse là, l'épaule contre la paroi, à un mètre à peine de la terre qui contient les pauvres débris de son ami. Ils peuvent dormir l'un près de l'autre à présent ... Pourvu qu'on le laisse là! Bien sûr, il n'ambitionne pas d'être enterré ici, à côté de Marc, comme les soldats, ses compagnons, mais peut-être le fourrera-t-on dans un cimetière du pays, et la même terre les réunira tout de même...

.... Quelle musique autour de lui! Quel orchestre immense!... Il est sur la terrasse de l'Alster à Hambourg; les roses grimpantes embaumant jusqu'à l'envertiger de migraine. La musique joue la „Chevauchée des Walkyries". Et Marc lui tient la main, en le regardant avec un lumineux sourire...

Il lui parle d'une voix étrange, lointaine: „On t'avait dit que j'étais mort; ce n'est pas vrai! Je suis toujours là; mais je ne suis pas le même Marc... Nous nous étions trompés... Tout cela est loin de nous; c'est un mauvais rêve... Viens; nous allons dans une région de lumière recommencer une autre vie..."